

Chapitre 1

Mercredi matin

La certitude d'être en vie console parfois des flottements du réveil. Au bureau, ils savent que je ne suis pas du matin et qu'il est préférable de me laisser un peu glander au lit avant de venir travailler. C'est le moment où mes neurones se mettent paisiblement en route, des bulles de pensée remontant lentement des limbes du cerveau. Je les laisse flotter librement, en quête des plus goûteuses, écartant les gênantes. Aujourd'hui, je suis bien au chaud sous deux couvertures, pas de gros ennuis en cours, si ce n'est le temps qui passe, la jeunesse qui s'enfuit, et quelques courbatures. Il serait peut-être temps d'investir dans un nouveau lit. Avec mémoire de forme, je ne sais pas pourquoi, la formule m'enchantait. Revient tout de même, lancinante, la question de la direction du Service : notre Grande et Lumineuse Dirigeante, Aurore Le Gagneur, Contrôleur général de la Police nationale, connaît bien ma répugnance pour les postes de responsabilité, quand il faut plaire aux Puissants et gérer les plaintes des Petits. Plaire et gérer me fatiguent. Je ne demande rien, si ce n'est qu'on me foute la paix et qu'on me laisse faire mon métier : arriver au bout des enquêtes qui naissent de la bêtise ou de la folie des humains. Il doit quand même y avoir suffisamment d'ambitieux en France, même compétents, pour guigner ce poste, gagner plus d'argent, et,

sauf accident, se voir un jour décerner le Mérite, puis la Légion d'honneur ! L'argent, je m'en tape, je suis riche de naissance, et ma boutonnière est déjà fleurie en rouge. Mais on m'a rapporté que j'étais son candidat, avec l'appui d'un ponte proche du Ministre. Et je sais qu'elle est très copine avec la DRH. Heureusement, ma répugnance au commandement est connue, et je ne suis ni franc-mac, ni homosexuel, encore moins transgenre, ni adhérent au SCPN-UNSA, le syndicat représentant « le corps de conception et de direction de la Police nationale ». En général, la Maison Poulaga ne me le pardonne pas, et cela me rassure. Je ne fais partie d'aucune minorité à ne pas discriminer, sauf celle des riches, mais les simples, Dieu merci, ignorent mon patrimoine ! J'en suis là à clapoter dans les brumes du matin lorsque sonne mon téléphone. Il est trop tôt pour une pub, je vais donc répondre.

C'est Adiba, la capitaine Adiba Saint-Paul :

— Bonjour Patron, j'espère ne pas vous réveiller, car je sais votre besoin maladif de sommeil ; mais, sans vous commander, puis-je vous suggérer de me rejoindre à l'hôtel Heisenberg, 10 avenue du Principe, dans le 17e. Ce n'est pas loin de chez vous. J'ai un cadavre de catégorie supérieure sur les bras, et je vous laisserais volontiers le soin de prévenir le procureur de permanence.

— Matinale et prévenante capitaine, si vous ne troublez pas un sommeil envolé depuis déjà longtemps, vous dérangez mes cercles, comme aurait dit Archimède au soldat qui allait le tuer. Mais puisque vous avez commis l'irréparable, je vais répondre à votre demande et vous rejoindre. Patientez un peu, je vous prie, je ne suis pas tout à fait prêt. De quoi s'agit-il cette fois-ci ?

— Si le cadavre ne portait pas un uniforme, je dirais qu'il semble appartenir au patron d'une entreprise connue dans le secteur du

tourisme, Fractale. Victor Karreg. Je dis cela, parce que je l'ai vu à la télévision il y a quelques jours et que c'est partiellement le nom sous lequel la réservation de la chambre a été effectuée. Que vient faire Archimède dans notre affaire ?

— Bon, faites le nécessaire, j'arrive. Pour Archimède, je vous expliquerai.

J'ignore un peu ce que signifie mon « faites le nécessaire », mais au pire Adiba pourra penser que je lui fais confiance, ce qui n'est pas faux. Depuis ses débuts, elle a bien progressé. Elle est toujours du genre chiant, revendicatif syndical et féministe, mais elle sait des trucs et comment les utiliser pour le plus grand bien du service de l'État. Issue d'une mère marocaine et d'un père martiniquais, affublée de nombreux frères et sœurs, célibataire, elle a de l'ambition et sait bosser dur. Tout mon contraire. Je vais voir comment elle s'en tire avec mon instruction peu claire. Avant de partir, j'appelle le Proc.

L'avenue du Principe n'est pas si proche du parc Monceau, mais je préfère y aller à pied, à cette heure-ci la circulation est du genre thrombosée. Évidemment, en renonçant à ma voiture, je donne raison aux débiles de la Mairie de Paris qui font de leur mieux pour emmerder le monde motorisé, mais bon, ces quelques pas me réveilleront et, avec un peu de chance, j'éviterai de marcher dans la production défécatoire des pauvres chiens confinés dans les appartements du quartier.

*Et la nuit de septembre s'achevait lentement,
Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine,
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine.¹*

1 Guillaume Apollinaire, *Alcools*.

L'hôtel Heisenberg est de ces nouveaux palais intégralement construits dans les matériaux les plus écolos, tout en conservant les belles façades haussmanniennes d'origine. De l'extérieur, l'habitué du quartier n'est pas dépaysé. En revanche, dès l'entrée franchie, on comprend pénétrer dans un autre monde, fait de verre, de bois et de tarifs stratosphériques. J'aime bien, mais n'ai pas le temps de m'imprégner de l'atmosphère du lieu, car me voici alpagué par le lieutenant Léonie Bédouard dont l'accent chantant dénote un peu ici :

— Adiba vous espère au premier, chambre 103. Vu l'endroit, elle m'a recommandé la discrétion et m'a chargée de vous attendre ainsi que le labo et le docteur qui sont déjà arrivés. Je ferai pareil pour le proc si vous l'avez appelé. Et je vais demander copie des enregistrements des caméras vidéo qui surveillent l'entrée et les ascenseurs, cela peut toujours servir.

Ayant horreur de monter quoique ce soit, en montagne comme en escalier, je prends l'ascenseur. Je redescendrai à pied, la descente, j'aime bien.

Tout ce petit monde semble affairé, et m'interdit d'avoir une vision d'ensemble de la chambre : Adiba se tient debout, en retrait près de la fenêtre, et je distingue notre légiste, le fakir des Hauts-de-Seine, le Docteur Swapnil Singh, et la gironde et savante Zézette agenouillés près d'un corps. Le légiste et le labo sont à l'œuvre. En sourdine, je ricane et pensant qu'il n'y a probablement pas que sur les scènes de crimes que le gourou et la Zézette se positionnent ainsi, surtout Zézette, le cul en l'air... Je suis mauvaise langue, comme dirait la mariée ! Le corps est sur le dos, avec une large entaille au cou, beaucoup de sang autour, en uniforme en effet. Cinq galons panachés.

Le mahatma de la Médecine légale fait le malin :

— Mes respects du matin, Monsieur le commissaire division-

naire ; j'ignorais que j'aurais l'honneur et le plaisir de vous retrouver si tôt, dans un hôtel dont le luxe discret, mais réel, doit faire la joie des touristes et des hommes d'affaires fortunés. Je dis cela, car j'ai rarement vu autant de sang répandu sur une moquette dont la douce épaisseur laisse présager un futur nettoyage coûteux. Les assassins devraient tout de même prendre garde à ce genre de choses ! Car c'est de toute évidence un assassinat, et il a eu lieu ici précisément. Comme d'habitude vous allez me demander l'heure de l'action et je vous répondrai, entre neuf heures trente et dix heures trente du soir, à préciser naturellement à l'autopsie. Un détail, peut-être sans importance, mais vous connaissez ma tendance à me perdre dans l'insignifiant : ce beau militaire ne porte pas de sous-vêtement ce qui détonne un peu si l'on observe la qualité de sa chemise, de ses chaussettes et de ses chaussures dont les prix ne me semblent pas correspondre au traitement d'un fonctionnaire, tel que nous autres, tâcherons du Service Public, le connaissons. Notre homme avait le souci de sa présentation, car il s'est manifestement rasé récemment et probablement douché. Pas de portefeuille ni de montre. Mais j'empiète là sur le domaine de mademoiselle Zézette. Pour l'arme, je verrai bien un cutter.

Il me broute un peu, le pandit du Gange, mais je lui sais des compétences scientifiques réelles, de la méthode et un sens aigu de l'observation. De là à lui reconnaître publiquement ces qualités...

Zézette se relève en tenant son appareil de photo, s'étire un bon coup :

— Ce n'est plus de mon âge, ces galipettes, même sur des moquettes de luxe. Mais pour trouver les bons angles, il ne faut pas craindre de se contorsionner. Et c'est vrai qu'il n'a pas de calbute, notre macchabée. Qu'une femme soit nue sous sa robe, on m'a raconté que c'était possible. Mais un mec avec un pantalon rugueux comme une bure en direct sur les roupettes, ça questionne. On va

faire des prélèvements un peu partout dans la chambre et dans la salle de bain. Docteur, sans vous commander, il sera utile de bien chercher des liquides séminaux un peu partout, et faire le tour des orifices du bonhomme comme vous savez si bien le faire.

J'essaie de ne pas rigoler en voyant l'intouchable du Bengale rougir aux propos de notre gouailleuse scientifique.

Dans le service, chacun devine que le Labo et Le Légiste feuilletent souvent ensemble de grandes pages du Livre de la Nature, car ces deux allumés n'ont aucun talent pour masquer leur appétence réciproque. Je me concentre sur l'observation du militaire sans slip.

*Devant un homme mort un double effroi me navre.
J'ai pitié du tueur autant que du cadavre.²*

Pour ne pas polluer la scène de crime, comme on dit dans les milieux motorisés, je ne m'approche pas trop, mais je peux quand même discerner au costume bleu marine croisé à quatre boutons portant ancre, qu'il s'agit d'un officier de marine, plus précisément d'un capitaine de frégate arborant le Mérite. Pas d'autre décorations, ce qui me semble anormal pour un officier d'active de cet âge. Il doit donc être réserviste, ce qui serait logique si le bonhomme est bien le chef d'entreprise qu'on m'a annoncé. Les chaussures noires, des mocassins, ne me semblent pas du genre réglementaire. À part ce détail, j'ai beau regarder le corps, je sens confusément qu'il y a un détail qui cloche, mais sans discerner lequel. À la cantonade, je demande ce qu'on a trouvé dans la chambre. Adiba répond :

— Une valise à roulettes dans la salle de bain, des effets de toi-

2 Victor Hugo, *L'année terrible*.

lette près du lavabo. Et là, sur la table de chevet gauche, une casquette blanche d'officier. Rien dans les armoires en dehors de deux oreillers. Ni portefeuille, ni montre. Dans la salle de bain, deux peignoirs blancs sur cintres, dont l'un a été utilisé. Je n'ai touché à rien pour laisser Zézette opérer.

— Pas de sabre ?

— Pourquoi un sabre ?

— Parce que les officiers de marine peuvent, en certaines occasions, porter un sabre. C'est dans la dotation de la panoplie. Docteur, l'ouverture pratiquée sur la victime aurait-elle pu avoir été faite au moyen d'un sabre ?

— Non, je vous le confirmerai à l'autopsie, mais, comme je vous l'ai dit, je pense plutôt à un cutter. Et puis, sauf préméditation d'un rémouleur, un sabre de cérémonie d'officier de marine ne couperait pas une tranche de pâté de foie.

— Comment et par qui le corps a-t-il été découvert ?

C'est Adiba qui s'y colle :

— Par une femme du room service : elle a monté un petit déjeuner à 7h30 à la chambre 110 et a remarqué que la porte de la 103 était entrouverte. Elle a jeté un œil et a tout de suite aperçu le corps. Si tu en as terminé avec le corps, Zézette, peux-tu ouvrir la valise qui se trouve dans la salle de bain ?

Du pas de la porte, Zézette photographie la salle de bain dont elle ressort avec une valise à roulette, au format cabine d'avion. Bonne qualité, produit de marque.

— Alors dans la valise, nous trouvons, un pantalon en flanelle grise, une veste d'homme genre blazer bleu, une cravate en soie Hermès. Deux caleçons bleu marine. Une chemise de marque col américain fine rayures bleues. Une paire de chaussettes noires. Un dossier marqué « Impôts » dans une chemise à fermoir à sangle, une montre siglée Fractale, un chargeur de smart phone, un por-

tefeuille. Je vais ouvrir le portefeuille. Je compte six billets de 50 €, quatre de 20, cinq de 10, deux de 5. Une carte d'identité au nom de Victor Ambrose Nathan Karreg, un permis de conduire au même nom, un permis de conduire en mer les navires de plaisance à moteur et une carte vitale, des cartes de visites, une carte de mutuelle, deux chèques vierges, une carte Visa premier au nom de Karreg et de Fractale, une carte American express platinum au nom de Victor Karreg. Dans la poche extérieure de la valise, un iPhone éteint, un stylo à bille, un crayon porte-mine, les deux marqués Fractale. Un trousseau de clés. Un briquet jetable. Je remets le tout dans la valise que j'emporte au Labo. Je vous laisse le portefeuille et le dossier, merci de les manipuler avec des gants. Je vais maintenant faire des prélèvements dans la salle de bain.

Accompagnée de Léonie qui en a manifestement marre de faire le poireau dans le hall, La Proc de permanence arrive. C'est une très avenante jeune femme, que je ne connais pas. Grande, longues jambes, cheveux noirs courts, petits poumons. Plus proche de trente que de quarante. Probablement issue de l'immigration, comme on dit chez les pisse-froid. Je lui explique le topo, elle prend quelques notes. Manifestement le nom du cadavre ne lui dit rien ; je me connecte au net pour l'éclairer en lui conseillant de faire attention à la communication à la presse, vu la notoriété du bonhomme. Elle a l'air pressé et nous quitte en nous indiquant qu'elle va demander rapidement l'ouverture d'une instruction, et une autopsie du corps.

J'essaie de m'imprégner de la scène, regarde les acolytes du fakir du Bengale emballer le corps, demande à Adiba et Léonie si l'inventaire du minibar a été contrôlé, et si elles ont bien fait le tour des témoins potentiels. Léonie répond que, d'après le room service, il manque une bouteille de vodka dans le réfrigérateur et me propose de rendre visite à la chambre voisine, la 105, si le témoin est toujours là. La matinée commence bien : après la Proc, c'est une Anglaise canon qui nous ouvre, genre Jane Birkin des années 70, mais avec un peu de sang asiatique, peut-être. Plaisirs des yeux. Léonie lui parle dans un anglais très correct, ce qui est plutôt rare au sein de la maison Poulaga. Plus étrange, sans aucune trace de son accent du Midi. Elle m'a dit un jour avoir été élevée par une grand-mère anglaise, ce doit être vrai. Mon accent à moi est plutôt américain pour d'identiques raisons familiales, mais je sais parler comme si j'avais une pomme de terre chaude dans la bouche, ce qui anglicise mon phrasé. La ravissante créature me répète ce qu'elle a déjà dit à Léonie, à savoir que la veille au soir, elle a dîné avec des gens de son bureau, puis est rentrée vers neuf heures et demie. Vers dix heures environ, alors qu'elle lisait dans son lit, elle a entendu un bruit sourd en provenance de la chambre voisine. Pas de voix, rien que ce bruit. Après, comme elle était fatiguée par sa journée, elle s'était endormie.

*Et tous ensemble
Dans cet hôtel
Savons la langue
Comme à Babel³*

3 Guillaume Apollinaire, *Alcools*.

Bon, je ne sais pas si Léonie me l'a fait rencontrer pour que j'apprécie le physique de ce sujet britannique, ou si elle souhaitait simplement me montrer l'excellence de sa diction anglaise, mais je ne regrette pas le coup d'œil. Vous me direz qu'il n'est pas dans l'air du temps de jauger les charmes des dames, et je répondrai que je ne vois pas le mal et que je me tamponne des philippiques des féministes.

Avec Léonie, j'embarque dans la voiture d'Adiba pour rentrer au bureau, bien que sa façon de conduire soit peu orthodoxe, du genre pressé, brusque et effrayant. Mais, à ma connaissance, elle n'a pas eu d'accident depuis son arrivée dans le service, et il faut savoir, de temps à autre, s'en remettre à Saint-Christophe.

— Nous allons commencer par visionner les caméras de l'hôtel, puis j'irai prévenir la famille, si famille il y a. Adiba, j'ai vu que vous avez embarqué le téléphone portable trouvé dans la valise ; il aurait peut-être été plus fin de le laisser à Zézette pour qu'elle le débloque ?

— Nous avons fait mieux : avec Zézette, nous avons discrètement posé l'index du mort sur l'emplacement ad hoc du téléphone que Léonie maintient ouvert présentement. Au bureau, elle transférera les données.

Elles ont décidément le vice dans le sang !

Léonie est notre informaticienne cachée. Cachée parce que nous ne voulons pas qu'on nous la pique et que ses talents en la matière ne figurent pas dans son dossier. Si elle était aussi belle que geek, elle pourrait prétendre au podium de Miss France, mais ce n'est malheureusement pas le cas : la nature l'a dotée d'une tronche de cake, avec des yeux chassieux et un poireau avec trois longs poils sur la joue gauche particulièrement disgracieux. Et puis on a du mal à réfréner l'envie de tirer dessus pour arracher les poils. Bizarrerie de la nature, les nénettes du Service m'ont confié que

son mari était somptueux. Je ne sais pas très bien ce que cela signifie, mais j'aimerais bien voir la bête.

Nous mettons en route le visionnage des enregistrements des caméras de l'hôtel qui filment sans discontinuer l'accueil et les ascenseurs. D'après le responsable de la réception, Karreg est arrivé dans la chambre qu'il avait réservée via un site internet, précisément à 19h15. Il a commandé un repas vers 20h. Foie gras avec toast et salade, tartelette au citron, et une bouteille de Chateldon. Il a demandé à ce que le plateau soit enlevé autour de 21h30. Le serveur du room service n'a rien remarqué de particulier lorsqu'il est venu débarrasser le plateau. Le client était en civil. Le personnel en poste à la réception n'a pas souvenir d'un visiteur ayant demandé notre homme. Nous visionnons donc les deux enregistrements à partir de 21h30. C'est un grand hôtel d'accord, mais je suis surpris par le nombre de personnes qui passent dans le hall. Nous nous concentrons bien sûr un peu plus sur les personnes empruntant l'escalier, et je repère d'ailleurs notre Anglaise de la chambre 105 qui prend l'escalier à 22h03 précisément. Le problème avec les personnes se dirigeant tout droit vers l'escalier sans passer par la réception est qu'on ne peut les observer que de dos compte tenu de l'emplacement de la caméra. En revanche, on voit bien de face celles qui redescendent aussi bien par l'escalier que par les ascenseurs. Je vais envoyer Léonie à l'hôtel pour essayer d'identifier les personnes ainsi repérées. Je n'y crois pas trop, mais il faut bien que nous commençons par là. Et si le meurtrier a prémédité son coup, il a peut-être choisi de prendre l'ascenseur pour monter jusqu'à un des étages supérieurs et redescendre à pied au premier. Idem lorsqu'il est reparti.

Il est temps de prévenir la famille. Adiba nous a sorti un curriculum vitae du défunt :

Victor Ambrose Nathan Karreg, 41 ans, est né à Neuilly dans les Hauts de Seine, d'Horatio Yann Karreg, avocat à la Cour de

Paris, et de Sarah Carmel Abitbol, médecin. Il a un frère, né deux ans après lui, Adam, avocat à la Cour, et une sœur, plus jeune de quatre ans, Maya. Marié à Alix Marie Claire de Coltalde, administrateur de sociétés. Trois filles, Marlène, Greta, Natacha. Études au Lycée Pasteur à Neuilly. HEC. À sa sortie d'HEC, a passé quatre ans dans la Marine Nationale. Officier de réserve. Capitaine de Frégate. A commencé sa carrière dans un fonds d'investissement qu'il a quitté, il y a cinq ans pour intégrer le groupe Fractale comme directeur général ; nommé PDG au début de cette année. Chevalier de l'Ordre national du Mérite.

— Madame Karreg est actuellement chez elle, et la famille habite Villa Chaptal à Levallois-Perret.

Pour nous rendre à Levallois, la circulation est bouchée quelle que soit la porte de Paris que nous pouvons retenir : Maillot, Champerret, les Ternes, Clichy. C'est dans ce genre de cauchemar qu'on mesure le sadisme et le mépris des élus de Paris envers les citoyens, en particulier les banlieusards. À mes côtés, je sens Adiba tentée d'enclencher notre gyrophare et la sirène qui va avec, mais elle sait que sauf réelle urgence, j'estime que nous ne devons pas abuser de nos privilèges : en quoi sommes-nous, en ce moment, plus pressés que nos concitoyens ? Satisfait de mon sens civique, je somnole sereinement lorsque que nous sommes agressés par une sirène deux tons du genre policier. Un coup d'œil dans le rétroviseur me permet de voir arriver tous clignotants allumés, une berline noire, trop luxueuse pour relever de la maison Parapluie. Elle réussit à forcer le passage jusqu'à nos arrières où elle reste bloquée. Nous sommes à l'arrêt, je descends de notre char, et me dirige vers le véhicule prioritaire. Le conducteur abaisse sa vitre et me hurle dessus :

— Dégage ta caisse, ducon, tu vois pas les gyrophares ?

— Je voudrais bien, mais, je n’y peux rien c’est bloqué de chez bloqué... Vous êtes policier ?

Manifestement le gars est un chauffeur d’Important, et je devine une silhouette assise à l’arrière droit.

— Oui, je suis flic et je t’emmerde, dégage ducon !

— Non, parce que moi aussi, je suis policier, et je peux tenter de vous aider si tant est que la requête de priorité que vous exprimez bruyamment soit justifiée. Par ailleurs comment savez-vous mon nom ?

Le grossier me regarde interloqué :

— Mais je ne connais pas votre nom !

— Ben si, vous m’avez appelé Ducon, c’est donc que vous pensez que je m’appelle ainsi. À moins que vous ne vouliez m’injurier, ce qui nous fait passer dans une dimension nouvelle. Car vous savez bien sûr que l’article 433-5 du Code pénal définit l’outrage ainsi : « Constituent un outrage puni de 7 500 euros d’amende les paroles, gestes ou menaces, les écrits ou images de toute nature non rendus publics ou l’envoi d’objets quelconques adressés à une personne chargée d’une mission de service public, dans l’exercice ou à l’occasion de l’exercice de sa mission, et de nature à porter atteinte à sa dignité ou au respect dû à la fonction dont elle est investie. Lorsqu’il est adressé à une personne dépositaire de l’autorité publique, l’outrage est puni de six mois d’emprisonnement et de 7 500 euros d’amende. » Vous pouvez vérifier, c’est tellement beau que je l’ai appris par cœur. Et je suis une personne dépositaire de l’autorité publique dans l’exercice de ma mission. Auriez-vous l’obligeance, cher collègue, de me prêter quelques instants pour consultation, votre carte de la Police, votre permis de conduire et les papiers du véhicule ?

— Arrête de jouer au con, tu vois bien que je suis en service, et que nous sommes pressés. Dégage ta bagnole. Sinon tu vas avoir des ennuis, je te le garantis.

— Cher collègue, sans doute comme vous, je connais les instructions du Premier ministre sur l'usage des gyrophares et des sirènes par les services de l'État. Si nous sommes dans ce cadre, je ne saurais être à l'origine de la moindre difficulté à ce que vous repreniez votre course, après un bref coup d'œil de ma part aux documents administratifs que je viens de vous demander. Quant aux ennuis que vous m'annoncez, je ne vois guère leur nature, car nul ne saurait reprocher à un fonctionnaire irréprochable d'accomplir sa mission.

La silhouette assise à l'arrière de la voiture reste immobile et silencieuse. Le chauffeur me donne son permis de conduire et la carte grise, le véhicule relève bien du parc de l'État. Je remarque l'oreillette enfoncée dans son oreille gauche : il doit se la jouer Secret Service comme chez les Ricains ! Devant nous, l'horizon automobile semble s'éclaircir un peu, il est temps de s'en aller.

— Monsieur, vous n'avez pas justifié de votre qualité de policier ; j'en déduis que vous n'en avez pas la capacité. Je pourrais donc sans doute vous poursuivre pour usage sans droit d'une qualité dont les conditions d'attribution sont fixées par l'autorité publique, tel que le prévoit l'article 433-17 du Code pénal, avec à la clé un an d'emprisonnement et 15 000 € d'amende. Mais je suis dans ma semaine d'indulgence, et nous en resterons là, sauf si vous souhaitez en remettre une couche dans l'insulte. Je conserve toutefois une photo de vos papiers.

Je rejoins Adiba qui me regarde comme un Martien :

— On m'avait dit que vous faisiez des trucs comme cela, mais je ne le croyais pas ! Un commissaire divisionnaire qui s'occupe d'incivilités sur la voie publique et qui cite par cœur des articles du Code pénal !

— Pourquoi pas ? C'est parce qu'on laisse passer les broutilles qu'on finit dans le grave. La tolérance zéro a fait ses preuves à

New York dans les années 90, mais elle suppose des moyens pour la Police comme pour la Justice et une vraie volonté politique, tout ce qui nous manque. Et puis en bon républicain, je n'aime pas trop les gens qui abusent de leur petit pouvoir.

En nous garant rue Chaptal, je note machinalement la présence, devant l'entrée de la Villa, de la voiture gyropharée de l'incivique que je viens de morigéner.

Villa Chaptal, la maison des Karreg est une des plus grandes, les piliers de son portail affichant deux numéros côte à côte, preuve qu'elle résultait du rapprochement de deux maisons anciennement séparées. Une personne du sexe, pas très grande, aux yeux noirs, aux cheveux tirés strictement vers l'arrière et avec un accent du genre hispanique tropical nous ouvre la porte du jardin. Elle va nous annoncer, comme on disait dans le monde, autrefois.

— Commissaire Gaspard Aclet, Capitaine Adiba Saint-Paul, merci de nous accorder un moment.

Alix Karreg doit frôler les quarante ans, avec une grâce élégante trahissant une éducation bourgeoise de qualité. Nous lisons bien dans ses yeux une certaine surprise, car elle est manifestement plus habituée, à la saison des étrennes, à recevoir des pompiers ou des éboueurs plus que des policiers. Après m'être délicatement assuré de son identité, je lui annonce la nouvelle qui va probablement bouleverser son univers :

— Madame, la raison de notre présence ici concerne votre mari, Victor Karreg, dont nous avons le regret de vous annoncer le décès, la nuit dernière, à Paris.

Ses yeux s'écarquillent, elle esquisse un mouvement de recul et se ressaisit :

— Monsieur le commissaire, il doit s'agir d'une erreur, car mon mari est actuellement à Bruxelles, pour son travail.

— Madame, je crains malheureusement qu’il s’agisse bien de lui, et si cela vous est possible, je souhaiterais que vous nous accompagniez pour identifier le corps. Quand avez-vous parlé à votre mari pour la dernière fois ?

— Hier soir, il m’a appelée avant de partir à son dîner à Bruxelles. Il doit rentrer aujourd’hui. Écoutez, il est facile de vérifier, je vais lui téléphoner.

— Si vous voulez, mais je crains que ce ne soit inutile : nous avons trouvé son téléphone portable qui est en train d’être analysé par nos services.

Elle sort son téléphone et compose rapidement un numéro, puis appuie sur le bouton du haut-parleur ;

— Allô, oui, j’écoute...

Je reconnais la voix de Zézette qui en dit le moins possible, histoire de faire causer l’appelant.

Alix Karreg semble désarçonnée :

— Je ne comprends pas, Victor répond toujours lui-même. On lui a peut-être volé son téléphone...

— Malheureusement, je ne peux guère vous laisser d’espoir. Le corps de votre mari a été retrouvé ce matin dans un hôtel du 17^e arrondissement. Il était vêtu d’un uniforme d’officier de marine. Nous savons que votre mari était officier de réserve, pourriez-vous vérifier si son uniforme se trouve chez vous ?

Quand on doit apprendre à quelqu’un une très mauvaise nouvelle, il est souvent utile de l’amener à concentrer son cerveau sur une action quelconque, ce qui lui évite de partir en vrille. Madame Karreg se lève et revient quelques minutes après :

— C’est une histoire de fou, son uniforme n’est pas dans la penderie où il est habituellement rangé. Bon, je veux savoir, pouvez-vous me conduire là où se trouve ce que vous pensez être le corps de mon mari.

Manifestement, elle ne veut pas se laisser envahir par l'incertitude, et privilégie l'action. Je la comprends. Je prie Adiba de prévenir l'Intouchable de la Médecine légale que nous arrivons.

Dans la voiture je lui demande de nous parler des derniers moments passés avec son mari.

— Victor travaille beaucoup. D'ailleurs, il a toujours beaucoup travaillé. Nous nous sommes connus à HEC où il était un des rares à vraiment bosser. Vous savez, quand on sort de prépa et qu'on a été reçu, on veut décompresser, profiter de la vie. Mais lui, travailler l'amusait. Nous étions vaguement sortis ensemble, mais pour le fun seulement. Moi je voulais partir en Chine, lui voulait naviguer. On pensait qu'il partirait sur un voilier d'occasion retapé par lui, mais non il s'est engagé sous contrat dans la Marine, pour quatre ans. Très rare à ce niveau. Nous nous sommes revus lors d'un mariage de copains. Il était en uniforme, bronzé, splendide, avec plein d'histoires exotiques à raconter. Il terminait son contrat, et se préparait à rejoindre ce fonds américain où il a passé presque dix ans. Moi je venais de rentrer de Chine où je n'avais aucune intention de m'installer. J'avais bien perfectionné mon chinois, créé ma boîte, mais vivre en Chine, c'est étouffant ! Nous étions tous les deux un peu désorientés par ce retour en France, cela nous a rapproché. Nous nous sommes mariés presque tout de suite.

— Vous ne travaillez pas ?

— Si, j'ai créé un fonds d'investissement spécialisé pour les sociétés européennes investissant en Chine. Je travaille de chez moi et j'ai des bureaux et du personnel à Shanghai. Pourquoi, si c'est lui, Victor portait-il son uniforme ? Il aime bien embarquer de temps en temps, et comme son métier lui permet de voyager dans le monde entier, il peut rejoindre des bateaux où qu'ils se trouvent, souvent commandés par les copains qu'il a connus lorsqu'il était dans la Marine. Et puis la Marine l'avait repéré comme

un jeune patron ayant une situation importante : elle lui avait proposé de suivre des cours à l'École Supérieure de Guerre Navale et il a été admis à suivre la prochaine session de l'IHEDN⁴. Mais je suis certaine que son programme actuel ne comportait aucune période ou embarquement. Vous êtes sûrs que c'est lui ?

— Nous le saurons dans quelques minutes. Je reviens à ma question : quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Hier matin, alors qu'il partait pour son bureau, c'est-à-dire vers 8h30. Nous ne nous sommes pas parlé beaucoup, car j'avais une téléconférence avec Shanghai. Le décalage horaire m'oblige à me lever tôt.

— Et vous connaissiez son programme ?

— Je savais qu'il partait à Bruxelles hier après-midi pour une réunion de travail suivie d'un dîner, et qu'il y passerait la nuit. Et nous avions prévu de partir passer le week-end avec les filles dans notre maison de la Creuse.

— Où dans la Creuse ?

— Pas très loin de Crozant, vous connaissez ?

— Non, j'ai seulement entendu parler de l'École de Crozant et de Guillaumin.

Elle reste droite sur son siège, les yeux dans le vague. On sent que de temps en temps la façon de conduire d'Adiba lui fait un peu peur, mais qu'elle n'ose pas lui dire de faire attention. Elle a doublement raison : Adiba conduit en effet comme une chèvre, et elle le prend mal quand on le lui fait remarquer. La Porte Maillot est comme d'habitude entièrement bloquée, et j'hésite à demander à Adiba d'enclencher la deux-tons : j'ai pitié de madame Karreg

4 Institut des Hautes Études de Défense Nationale, organisme dépendant du 1^{er} Ministre formant à tous les aspects de la Défense, des hauts fonctionnaires, de futurs officiers généraux et personnalités civiles. Mafia très active des anciens élèves.

qui doit à la fois souhaiter savoir si elle a bien perdu son mari et, au fond d'elle-même, en recevoir la confirmation le plus tard possible. Mais je sais que si je laisse Adiba jouer du gyrophare, nous allons avoir vraiment les jetons. Coup de bol, le trafic se fluidifie devant nous et nous pouvons embouquer l'avenue de la Grande Armée.

— Si c'est un commissaire de police qui prend la peine d'avertir la famille, j'en déduis que la cause du décès ne semble pas naturelle. J'ai raison ?

— Oui, vous avez raison ; monsieur Karreg a très probablement été assassiné.

Elle reste silencieuse un bon moment, regardant machinalement le mouvement des voitures autour de nous.

— Comment a-t-il été tué ?

— L'autopsie nous le précisera.

— Vous avez prévenu son bureau ?

— Non, nous passerons à son bureau après vous avoir ramenée chez vous. À votre avis, qui faut-il informer en premier ?

— Carla, l'assistante de mon mari. Et puis bien sûr Christine Zemoud, la Directrice générale. Elle saura comment gérer.

— Elle s'entendait bien avec votre mari ?

— À ce niveau de responsabilités, on s'entend forcément bien. Je crois qu'ils travaillent bien ensemble, même si Christine avait forcément espéré le poste de président. Et si Victor est bien mort, il est évident que Christine assurera l'intérim ; mais il n'est pas certain qu'elle aura le poste à la sortie. Je vous dis cela, car je ne voudrais pas que vous interprétiez mes propos.

— Qui sont les actionnaires de la société ?

— Le fondateur, Gilbert Caussade, doit bien détenir encore un bon paquet d'actions, autour de vingt pour cent. Un fonds d'investissement anglais possède au moins quinze pour cent depuis

une dizaine d'années, le personnel doit avoir une dizaine de pour cent, le reste est coté en Bourse.

— Votre mari est actionnaire ?

— Oui, il a reçu des actions gratuites, mais il a surtout des stock-options⁵ en nombre important. Il y a deux ans il a proposé au Conseil qu'on double le nombre de ses stock-options tout en augmentant leur valeur au-delà de la valeur de l'action à la date d'attribution, alors qu'en général la loi fiscale permet une attribution avec une forte décote de cette valeur. C'était original et les actionnaires ont accepté, ayant tout à y gagner. Il peut commencer à exercer ces options dans trois ans.

— Cela représente beaucoup d'argent ?

— Oui, si la valeur des actions de Fractale continue de grimper, mais ce n'est pas ce qui motive vraiment Victor. Son objectif est plutôt de prendre le contrôle de la société à titre personnel. Nous n'avons pas besoin d'argent : il en a énormément gagné dans le fonds d'investissement américain où il travaillait avant d'intégrer Fractale où il est d'ailleurs très bien payé. Et de mon côté, le fonds que je contrôle vaut beaucoup d'argent. Nous sommes à l'abri du besoin et nos filles aussi.

Elle expose leur réussite sans forfanterie, comme si elle était naturelle : ils ont été formés dans ce but, travaillent beaucoup, prennent des risques, ont aussi sans doute de la chance, rien d'extraordinaire à ses yeux.

— Une idée de qui pourrait lui en vouloir ?

— Non. Dans la vie des affaires, on ne se fait pas que des amis,

5 Stock-option : les actionnaires peuvent accorder à un membre du personnel, en général de niveau directorial, le droit d'acheter des actions de la société, à une date future, à un prix fixé le jour de l'attribution. Le bénéficiaire a ainsi intérêt à rester dans la société s'il ne veut pas perdre ce droit en la quittant, et à contribuer à faire monter le cours de l'action.

mais, en général, vos ennemis ne vous en veulent pas assez pour vous tuer. Évidemment, dans son métier, Victor traite avec des opérateurs étrangers qui peuvent ne pas raisonner comme nous. Ce qui est bizarre, c'est cette histoire d'uniforme. Et puis pourquoi me raconter qu'il part à Bruxelles ?

J'hésite à pousser un peu mon interrogatoire personnel. L'expérience m'a appris que les gens s'expriment différemment sous le coup de l'émotion, et à chaud tiennent parfois des propos qu'ils tairaient après réflexion...

— Bruxelles pourrait servir à une histoire sentimentale ?

— Non. Je le connais bien, et s'il y avait quelqu'un d'autre je le saurais. Je le sentirais. Les hommes ne savent pas mentir. Victor n'a jamais été un coureur. Et puis nous nous entendons très bien, nous avons la même philosophie de la vie, les mêmes goûts. Que vais-je pouvoir dire aux filles ?

— Quel âge ont-elles ?

— 14, 12 et 7. Non, vous devez vous tromper, Victor est à Bruxelles. Et il faut prévenir ses parents. Je vais appeler Maya, sa sœur, elle prévient ses parents.

Elle se parle à elle-même, à voix basse, et son désarroi est perceptible. Je la laisse tranquille.

Le Fakir du quai de la Rapée nous attend à l'entrée. La blancheur de sa blouse contraste avec son teint foncé, renforçant son aspect juvénile. Ses petites lunettes rondes à la Gandhi, son début de moustache et ses épais cheveux noirs impeccablement coiffés en arrière lui confèrent un look d'étudiant des années trente coloniales. Il me prend à part :

— J'avais déjà commencé l'examen quand la capitaine Saint-Paul m'a appelé. J'ai fait de mon mieux pour masquer mes premières incisions, mais surtout ne tirez pas sur le drap, inutile de traumatiser davantage cette jeune veuve.

Alix Karreg reste digne, sans manifester beaucoup d'émotion. D'un signe de tête, elle nous confirme que c'est bien son mari, étendu là sous un drap. Elle ne s'approche pas, reste immobile un court instant et se dirige vers la sortie. Sans un mot, nous remontons dans la voiture. Adiba décide de rejoindre le périphérique pour rentrer à Levallois.

La jeune veuve reste muette jusqu'à la sortie, Porte Champerret.

— Je découvre qu'il y a une part d'ombre dans la vie de mon mari. En tout cas pour moi. Je suppose que vous souhaitez savoir ce qu'il cachait, donc que vous allez fouiller chez nous ? Je préférerais, si c'est possible, que vous me laissiez un peu de temps pour que je m'occupe de mes filles et mette un peu d'ordre dans mes idées.

— C'est naturel, et nous ferons le maximum pour vous épargner. J'aimerais simplement que vous me confiez les ordinateurs ou tablettes de votre mari avec leurs codes si vous les connaissez.

— Évidemment, je vous les donnerai à notre arrivée Villa Chaptal. Monsieur le commissaire, si vous vous référez à votre expérience, avez-vous des conseils à me donner ?

— À quel sujet ? Prenez un peu de temps pour déterminer ce qui est important pour vous et vos filles. En attendant essayez d'en dire le moins possible, même à vos proches, car vos propos seront répétés, déformés et justifieront toutes les rumeurs qui ne manqueront pas de circuler compte tenu du poste qu'occupait votre mari et de votre propre situation. Et bien sûr, tenez-vous éloignée des médias. Si vous connaissez parmi vos proches ou vos amis, un avocat de confiance, demandez-lui de vous représenter s'il ne vous est pas possible d'échapper complètement aux journalistes. Maître Karreg est de votre belle-famille ?

— C'est le frère de mon mari.

— Je l'ai déjà rencontré, il a une bonne réputation pour un

pénaliste et ne passe pas son temps à courir les plateaux de télévision.

Cette femme me plaît bien. Elle est digne, a de la force, pense vite et, ce qui ne gâche rien est plutôt gironde. Ce n'est pas une raison pour l'écarter des suspects, au contraire.

Chapitre 2

Mercredi après-midi

Partant du principe que ventre creux résonne sans raisonner, je décide de rentrer au bureau déposer l'ordinateur et la tablette confiés par Alix Karreg, puis de proposer à César d'aller déjeuner chez Paulette. Le commandant César Borniol me sert de second, en particulier en ce qui concerne la gestion du service, la paperasse et le contrôle de la procédure. Il est massif, méticuleux et possède une autorité naturelle que je n'ai pas. Un problème physiologique nous rapproche : nous sommes à la limite de l'hypersomnie. C'est un besoin excessif de sommeil. Et comme d'habitude à cette heure de la journée, je trouve mon César bien calé derrière son bureau, le menton posé sur ses deux mains jointes, comme s'il était absorbé par la lecture de son écran d'ordinateur. Je m'assieds paisiblement sur la chaise devant son bureau et déclenche la sonnerie d'alerte de mon téléphone. C'est un bruit de sirène à l'ancienne, façon premier mercredi du mois à midi. César fait un bond sur son siège et regarde son environnement immédiat d'un air égaré. Il reprend ses esprits et gueule un coup :

— Mais tu dérapes du cerveau ou quoi ? J'étais concentré sur les statistiques qu'on me demande et qui engagent ta responsabilité de chef de service, et tu me joues la Bataille d'Angleterre dans les oreilles ! Non, y a de l'abus !